

dont la conclusion pratique consiste à préserver, finalement, l'ordre bourgeois et l'économie de marché. Mais, si l'on entend par « démocratisation » de la culture l'accès de plus en plus large des masses salariées aux marchandises culturelles disponibles sur le marché culturel (c'est à dessein que j'emploie cette expression), je prétends que *dénoncer, à ce propos, la « société de consommation »* et ses méfaits relève non seulement d'une conception de la culture critiquée plus haut, mais encore d'une vision hyper-élitiste de privilégiés culturels qui ont, eux, les moyens — et qui se sont octroyé le droit — de juger ce qui est bon pour les masses et pour leurs avant-gardes politiques. Les masses étant supposées franchir sur le plan culturel des étapes plus rapides que sur le plan général politique et social.

On se demande, en outre, ce qui échappe, dans la société capitaliste, au marché, au statut de « marchandise ». *Croire que le marginal et le non-conforme (à l'idéologie dominante) échappent à ce statut relève de l'illusion la plus naïve, et la plus éculée, celle de la « contre-société »*. Par ailleurs, nous sommes, certes, contre le réformisme; nous ne sommes nullement, au plan politique et social, contre les « réformes »; celles qui améliorent les conditions de vie et de travail des masses. Pourquoi y serions-nous davantage hostiles au plan culturel qu'au plan général? Sans croire que, en soi, l'élévation du niveau culturel moyen des masses nous rapproche de l'issue victorieuse de la révolution — car le rôle des médias, par exemple, est éminemment contradictoire — élargir la vision du monde et systématiser en même temps la diffusion de l'idéologie dominante — *nous n'en sommes pas moins 100 p. cent favorables à la diffusion la plus large possible des aspects les plus divers de la culture dite bourgeoise par aberration (y en a-t-il une autre?) dans les rangs des travailleurs*, tant il est vrai que « ce que Shakespeare, Goethe, Pouchkine, Dostoïevski donneront à l'ouvrier, c'est avant tout une image plus complexe de la personnalité, de ses passions et sentiments, une conscience plus approfondie de ses forces intérieures, une perception plus nette de son subconscient, etc. En fin de compte, l'ouvrier y trouvera un enrichissement... Le prolétariat a besoin d'une nourriture et d'une éducation artistiques...

« La tâche principale de l'intelligentsia prolétarienne n'est pas dans l'abstraction d'une nouvelle culture... mais dans le travail culturel le plus concret : *aider de façon systématique, planifiée, et bien sûr critique, les masses arriérées à assimiler les éléments indispensables de la culture déjà existante*. On ne peut créer une culture de classe derrière

le dos de la classe. Or, pour édifier cette culture en coopération avec la classe... il faut... bâtir le socialisme...»<sup>20</sup>.

Ernest Mandel, pour sa part, note que l'« élargissement effectif des besoins [du salarié] correspond à une fonction civilisatrice objective du capital. Dans la mesure où le comportement de refus vis-à-vis de la "société de consommation" passe de la condamnation justifiée de la commercialisation et de la déshumanisation de la consommation à un refus généralisé de l'extension des besoins et de la consommation (c'est-à-dire d'une critique de la société à une critique de la civilisation), il recule du socialisme scientifique au socialisme utopique et du matérialisme historique à l'idéalisme historique »<sup>21</sup>.

Il est intéressant de noter au passage — on le savait déjà depuis 1968 — avec quelle aisance nos valeureux « avant-gardistes », très anticonformistes, grands pourfendeurs de vieilleries culturelles, se transforment eux-mêmes en de véritables (contre-)normalisateurs : voilà ce qui est juste, intéressant et novateur ; voici ce que l'on doit rejeter...

Dans une revue culturelle spécialisée, une telle ligne aurait déjà été erronée, mais au moins on aurait pu discuter sur le fond. Dans un journal « à vocation de masse », c'est suicidaire. Dans quelle mesure y a-t-il continuité ou rupture, sur ce plan, entre le quotidien et l'hebdomadaire ? On ne répondra pas à cette question de façon globale mais sous un angle particulier, donc moins satisfaisant, bien qu'éloquent, celui de la musique « classique ». Cette réponse penche fortement vers la continuité... Hélas !

### **3. L'exemple particulier — mais significatif — de la musique « classique »**

#### **Continuité ou régression ?**

Petite statistique : dans les 100 premiers numéros du quotidien *Rouge*, trois articlets consacrés à la musique « classique ». Puis une amélioration, limitée mais certaine, due aux impératifs journalistiques — « couvrir » l'actualité — joints aux résultats d'un combat singulier d'abord, quelque peu collectif ensuite, du moins durant quelque temps. Prenons les douze premiers numéros du « nouvel » hebdomadaire (n<sup>os</sup> 853 du 9 février 1979 à 864 du 27 avril) : on y trouve 27 articles et notes concernant la musique pop, la chanson populaire française, la chanson latino-

américaine, le « rock-roi », etc., « contre » cinq articles consacrés à la musique « classique » ; cette comparaison étant calculée au plus juste puisque, sur ces 5, l'un concerne un disque, un autre la musique électro-acoustique, un troisième la TVA sur le disque classique (33 % en France ; ça mériterait d'être précisé dans notre « manifeste »), un autre, la représentation de *Lulu* à l'opéra (mais encore seulement à l'occasion de sa diffusion télévisée), et un cinquième, *Fidelio* de Beethoven, sous sa forme cinématographique récente!...

Lançons un défi : les responsables actuels de la rubrique culturelle de *Rouge*, le comité de rédaction, collectivement, sont-ils à même d'explicitier les raisons d'une telle proportion (27/5)? Oseront-ils expliquer clairement pour quels motifs n'importe lequel de ces 27 articles — dont je ne dis pas, moi, qu'ils n'ont pas leur place dans notre journal, ils l'ont... ni plus ni moins que d'autres — est plus justifié qu'une critique de la politique du gouvernement et de la ville de Paris en matière d'opéra et de télévision musicale? Qu'une note sur l'évolution de l'organisation des concerts classiques à Paris? Qu'un article faisant le point sur les dernières parutions : livres traitant de la musique, disques, revues musicales, etc.? On serait vraiment intéressé de pouvoir disposer des critères justifiant les choix faits dans des bureaux encore moins accessibles que par le passé...

### **Petit historique aux exemples choisis**

*Rouge* hebdo première mouture a été publié en septembre 1968. Le premier article concernant la musique « classique » est paru — sauf erreur — dans le n° 312 (!) du 5 septembre 1975. Il discutait de l'intérêt des festivals en train de se multiplier en France, en distinguant l'aspect musical de la dimension plus ou moins « populaire » et du caractère souvent plaqué, à l'origine, de ces festivals par rapport à la vie culturelle locale habituelle. Il s'en prenait à un communiqué publié trois semaines auparavant qui, voulant dénoncer le festival, « joujou de luxe et vaste opération de prestige » que constituait, selon ses auteurs, le festival de Gourdon dans le Lot, concrétisait très clairement leurs vues en proposant le remplacement de concerts Liszt/Cziffra et Beethoven/Richter par ceux de François Béranger et d'un chanteur occitan.

Voilà ce qu'on appelle opposer deux formes de culture, soi-disant de part et d'autre de la barrière de classe. *Une chose était de*

exista entre la SFIO et la CGT anarcho-syndicaliste. Qu'y a-t-il de commun, en effet, entre Jaurès qui écrit : « Le socialisme appellera à la vie de l'art, à la vie de la beauté, tous les êtres humains, quels qu'ils soient. C'est lui qui, pour la première fois, investira de la beauté sacrée de l'art le prolétariat aujourd'hui déshérité. » et Yvetot (secrétaire de la Fédération des bourses du travail) qui lui répond : « Elle a raison la classe ouvrière, de se défier des gens qui, n'ayant pas subi la même misère, n'ayant point la même vie, prétendent lui apprendre ce qu'elle est, ce qu'elle doit être ». Ou encore Lagardelle, théoricien du syndicalisme révolutionnaire : « Le mouvement ouvrier ne peut qu'accueillir avec joie les philosophes et les artistes qui viennent à lui, mais en tant que socialistes, et non en tant que philosophes et artistes. »<sup>1</sup>

Ainsi, dès l'origine, le jeune Parti communiste est divisé par l'ancien conflit à l'intérieur des organisations ouvrières françaises : le socialisme doit-il réaliser l'héritage de la culture bourgeoise ou faut-il, au contraire, que la classe ouvrière se forge elle-même une culture, en particulier une littérature, de classe ?

Lénine, en 1905, avait tranché : « En opposition aux mœurs bourgeoises, en opposition à la presse bourgeoise nationale et mercantile, en opposition à l'arrivisme et à l'individualisme littéraire bourgeois le prolétariat socialiste doit affirmer le principe d'une littérature de parti. » Martinet, lui aussi, futur directeur littéraire de *l'Humanité* de 1918 à 1924, écrivait avant la guerre : « Plus tard, nous posséderons plus librement tous les aspects du monde, toutes les façons de le sentir et, comme on dit, une littérature nationale. Aujourd'hui, nous ne sommes pas libres, parce qu'ils ne sont pas vainqueurs. Littérature de classe. »

— De 1921 à 1926-27, le personnel littéraire communiste reste marqué par un passé imprégné d'humanitarisme et de pacifisme. Jules Romain s'occupe de la page littéraire de *l'Humanité*, Marcel Martinet en est le directeur littéraire jusqu'en 1924 et sera remplacé en 1926 par Barbusse, qui a adhéré au PC en 1923. La presse du parti reste étrangère aux courants culturels d'avant-garde qui sont apparus depuis la fin de la Première Guerre mondiale (dadaïsme, surréalisme, cubisme, etc.). Dostoïevski demeure dans le quotidien du PC (SFIC) plus à l'honneur que les écrivains soviétiques du Proletkult : pas une ligne dans *l'Humanité* sur le LEF, en 1923 en URSS, mais une page sur Ernest Renan !

cadavre que dégage la reproduction figée des formes d'expression artistique de la bourgeoisie ascendante. Retour de *Don Juan*, cinq minutes à pied dans les vieilles rues, obligés de passer devant le quartier arabe, regards haineux. Direction la roulette du casino. Beaucoup, beaucoup d'argent parti en fumée (la sueur des autres); une satisfaction cependant : ministres, banquiers et ombres de banquiers, on était entre soi... »

D'autres exemples du même type peuvent être cités : en août 1977 un lecteur de *Rouge* qui s'étonnait lui-même d'avoir fait 100 km pour aller à Orange entendre une symphonie de Malher — qu'il avait trouvée d'ailleurs belle « au point de penser au film Pink Floyd à Pompéi » — avait été capable de discerner les « touristes huppés » qui, contrairement aux simples mélomanes (?), s'« apprêtaient à aller déposer délicatement costume Cardin et robe de Dior sur les gradins »... Déjà, en août 1975, D.J. distinguait « le public bien mis des soirées d'opéra au théâtre antique d'Orange [à qui l'] on vend des coussins. Il y a des fesses délicates! » de celui du festival de rock donné au même endroit quelques jours plus tard. Voici la fin de l'article de D.J. (*Rouge* hebdo, n° 313 du 12 septembre 1975) : « La dernière nuit, avant le lever du soleil, se sont éteints les amplis du dernier groupe qu'on écoutait couchés les uns sur les autres, épuisés, hébétés, les oreilles débordantes de cette musique à laquelle s'est identifiée la génération qui refusait "la loi et l'ordre" aux USA, en Grande-Bretagne, porteuse des ambiguïtés et des tâtonnements dans ce rejet du vieux monde, marquée par le fric des requins des maisons de disques, mais dont l'énergie, la violence toujours retrouvées, nous font encore nous y retrouver ». Plus récemment, dans *Rouge* n° 843 (lundi 22 janvier 1979), à un lecteur qui met en cause la rubrique « des critiques artistiques et notamment sur la musique, la rock-music pour être plus précis », à savoir qu'« on y trouve des trucs drôles... comme on en voit souvent dans la presse débile spécialisée dans la glorification du rock et de ses héros », l'auteur de la plupart des articles ainsi visés, Y.P., répond d'abord : « Je pense être assez méchant avec le petit monde du rock et ne rien lui passer. Contrairement à l'ensemble de mes "confrères", je fus très critique vis-à-vis d'un certain nombre de groupes, quasi "artificiels" comme Téléphone. » Mais surtout, il nous livre là l'une des « clés » qui, sans doute, sert encore et toujours de justification « théorique » et d'idéal artistique aux excellents camarades de la rubrique dite encore culturelle de notre organe central

« Depuis 1968, la musique, et le rock en particulier, est l'expression culturelle d'une révolte; faire ou écouter du rock n'est pas encore rentré dans les mœurs et revient de fait à se mettre en marge » (souligné par moi, J.-F. G.).

Il serait superflu de commenter longuement ces divers exemples; bornons-nous aux remarques suivantes :

1. Pour ce qui est de l'anonyme pourchasseur de bourgeois dans les salles de concert, il suffit de souhaiter qu'il ne parvienne jamais à quelque poste de responsabilité que ce soit, car rien ne prouve que son terrorisme resterait verbal. La lettre d'Aix, elle, est remarquable et exemplaire à plus d'un titre. Véhiculant l'idéologie moyenne du militant moyen sur la musique « classique », il lui fait passer du populisme quotidien au « poujadisme » le

*réalité — que c'est encore le cas.* Il faut d'ailleurs être logique : depuis, disons, une dizaine d'années, un renouveau musical est observable en France : nombre de concerts, vente de disques, création de 3 ou 4 revues musicales en quelques mois, développement d'un public de dizaines de milliers de personnes — le plus souvent jeunes —, télévision, nombre d'inscrits dans les conservatoires municipaux pour pratiquer instruments divers et voix, etc. Alors, sérieusement, la « grande bourgeoisie » n'est pas sans limite numérique, et on ne voit pas pourquoi elle prendrait l'habitude de se déguiser ou d'aller faire du piano à Bobigny! Or, ce qui est frappant, quand on a été plusieurs années consécutives à Orange, plus spectaculaire, évidemment, qu'à Aix ou à Paris, c'est *le changement de composition sociale de l'auditoire*. Même à Aix, les *smockings* sont ultra-minoritaires; à Orange, il faut la présence officielle d'un ministre pour qu'on en voie *un* dans son sillage...<sup>22</sup> S'il était factuellement correct, cet « argument » vestimentaire ne serait déjà pas convainquant; en outre, il est totalement faux! Le plus fort de café étant évidemment l'appréciation touchant à la musique directement — la seule d'ailleurs : « aucune recherche artistique ». Disons au moins que l'affirmation est bien péremptoire et qu'on peut être d'un avis exactement opposé : ce fut justement mon cas *et* en 1976 *et* en 1977 où j'ai rendu compte, dans *Rouge*, des réalisations remarquables, tant du point de vue mise en scène que musical, de *la Traviata* de Verdi (Lavelli et le Capitole de Toulouse) et de *Così Fan Tutte* de Mozart (Jean Mercure et l'orchestre de chambre anglais).

N'a-t-on pas là, vraiment, un bel exemple de préjugés tenant lieu de comportement soi-disant révolutionnaire et provenant manifestement de quelqu'un ignorant tout en la matière, ce qui serait pardonnable, mais ne se dérangeant même pas pour vérifier ses affirmations-accusations, ce qui l'est moins?

3. Pour les deux commentateurs des deux festivals d'Orange, encore une fois, il n'est pas sûr que sur 10 000 personnes il y ait 20 « robes Dior »... Et même, qu'est-ce que ça prouve? Que des grand(e)s bourgeois(e)s vont au concert? La belle affaire! Il est vrai que, contrairement à D.J., nous ne souffrons pas d'avoir entendu Haendel, Wagner et Verdi banalement assis, relativement lucides et joyeux d'être là, ce qui n'exclut pas l'émotion, sans aucun regret de ne pas être « couchés les uns sur les autres, épuisés et hébétés »!...

4. D.J. en 1975, Y.P. en 1979 nous resservent la même plâtée de lieux communs, d'évidences intouchables qui tiennent lieu, une fois pour toutes, de ligne imposée et subie dans nos milieux enrichissants, à savoir que « le rock est l'expression culturelle d'une révolte ». Pourquoi ne nous dit-on jamais *de quelle révolte il s'agit*? Et puis, *que faire de cette révolte* et de ses expressions « artistiques »? N'est-il pas étonnant, sinon risible, de lire sous la plume d'un spécialiste, manifestement au contact de la jeunesse, lui, qu'en 1979 « faire ou écouter du rock n'est pas encore entré dans les mœurs »? Et n'est-on pas en présence d'un nouvel exemple lumineux de cet anticonformisme critiqué plus haut — à noter qu'ici, il n'est même plus d'« avant-garde » — lorsqu'on suit le raisonnement stupéfiant : *Rouge* doit parler du rock (qui en gros est la musique; n'oublions pas la proportion 27/5) parce que c'est l'expression d'une révolte (nous sommes donc pour toutes les révoltes? Nous comptons nous appuyer sur n'importe quel type de révolte?); la preuve de cela, c'est que ça n'est pas encore entré dans les mœurs (la torture de petits garçons rencontrés dans la rue non plus) et que ça revient de fait à se mettre en marge. Ah! Enfin! Le but ultime de tout bon révolutionnaire est atteint : *se mettre en marge!* Quelle ivresse! Et comme on voit mal comment le rock pourrait entrer encore davantage dans les mœurs qu'il ne l'est, on comprend au moins le caractère répétitif de la sempiternelle démonstration que nous avons à subir au fil des semaines... A moins qu'une autre révolte, porteuse d'une autre culture, voire d'une autre politique, ne surgisse des profondeurs... Sait-on jamais?

5. Une chose ressort avec clarté de tous les exemples que nous avons pris : ils s'en prennent tous, chacun à leur manière, à l'exercice et à l'écoute de la musique « classique ». Or, *aucun d'eux ne parle vraiment de la musique!* et pour cause, semble-t-il : d'abord, parce que, à l'évidence, et dussé-je jouer les « spécialistes », ils ne la connaissent pas; d'autre part et surtout parce qu'*il est tout simplement impossible, par définition, de prouver rationnellement que le contenu de la musique classique* (un concerto de Beethoven, le *Requiem* de Verdi) *est plus conservateur, plus bourgeois que tel morceau de jazz* joué par un arrière-petit-fils d'esclave, que telle mélodie bretonne, que n'importe quel rock hurlé avec la douleur la plus authentique par le plus « in » des super-révoltés...

Faites l'expérience : un(e) camarade vous dit qu'il (elle) n'aime

pas la musique « classique » ; neuf fois sur dix, cette affirmation est suivie de deux autres : d'abord je la connais mal ; ensuite le public des concerts est ci, le profit des firmes éditrices des disques est ça, la télévision ne suffit pas à supprimer le parisiano-centrisme des activités culturelles... toutes choses fort exactes mais qui ne concernent que « l'extérieur », le formel, les circuits de diffusion dans la société actuelle. Il est clair que s'en tenir à ces critiques « préalables » revient, de fait, à attendre une société meilleure pour pratiquer et écouter la musique en bons révolutionnaires. Mille pardons ! il faut vivre !

### La musique, un art de classe ?

L'abstraction spécifique du langage musical fait qu'il est souvent plus difficile de rentrer dans le vif du sujet que lorsqu'il s'agit d'un film ou d'une pièce de théâtre. *Particulièrement en France* : pour trois raisons :

D'abord, parce que, au contraire des cas allemand, russe, italien et dans une certaine mesure anglais, il n'y a pas en France de musique « classique » et « populaire » à la fois — à l'exception de *Carmen* de Bizet.

En Allemagne, Beethoven et Wagner sont *massivement* acquis, ce que ne sont ni Rameau, ni Debussy. Les œuvres des compositeurs russes sont populaires, font partie du patrimoine national, inspirées par les mélodies traditionnelles. Plus directement encore en contact avec le folklore de leurs pays respectifs, Bartok pour la Hongrie, Enesco pour la Roumanie.

Rien de cela en France où la bourrée auvergnate et le biniou breton, loin d'avoir été assimilés par l'impérialisme culturel français, sont restés relégués au rang de « curiosités régionales sous-artistiques ». Rien en France, non plus, qui corresponde à la passion populaire italienne pour l'opéra. Ce ne sont pas quelques grands bourgeois qui ont fait la célébrité de Verdi et Puccini à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, mais des millions d'Italiens, aussi passionnés par *la Traviata* et *la Bohème* que d'autres par le Tour de France. L'histoire générale, politique et artistique de la France fait qu'il y a, et ce depuis longtemps, un divorce entre la musique et les masses.

La deuxième raison qui empire le cas français, c'est l'enseignement. Inexistant dans les cycles de formation courts (technique), l'enseignement de la musique dans les lycées est pire que nul : il

est destructeur. A l'école, on ne nous dit pas seulement ce qu'il faut faire pour savoir lire et écrire, on nous apprend effectivement à lire et à écrire. Loin de mettre les enfants directement en contact avec la musique en leur donnant les moyens techniques de s'exprimer avec un instrument même simple, comme la voix ou la flûte, en leur apprenant à écouter, on leur assène le solfège, on leur fait réciter le nombre de symphonies composées par Mozart... en un mot, on les en dégoûte encore plus que les cours de français ne le font du théâtre classique, parce qu'en plus, il s'agit d'une « matière secondaire ».

La troisième raison est que, dans l'optique bourgeoise de la politique culturelle, la musique a toujours été, en France, le parent pauvre : le pourcentage du budget du secrétariat d'État à la Culture, nombre d'orchestres professionnels, nombre et fonctionnement des « conservatoires » (*sic*) nationaux et locaux; prix des places de concert et d'opéra, plus les horaires, plus la superficialité de la « décentralisation » parisienne, etc. Sans compter l'innovation de la V<sup>e</sup> République, tout à fait symbolique d'une conception élitiste de la culture : la TVA (taxe à la valeur artistique) qui fait qu'un disque aujourd'hui coûte 55 F.

Plus que tous les autres, effectivement, la musique a été pratiquée en France pendant longtemps comme un « art de classe ». Tout indique que les choses peuvent changer, qu'elles ont déjà bougé. L'enseignement a quelque peu évolué; les masses, ou du moins une partie d'entre elles, ont intégré la musique à leurs loisirs courants... avant que l'avant-garde « avant-gardiste » ne s'en rende compte... Mais c'est le mouvement qui compte. Ce progrès-là, comme les autres, sera le fruit d'un combat...

## Conclusions

### Il faut un débat sur la culture !

Il faut revenir sur la « culture prolétarienne », « culture d'avant-garde », « culture de masse ». Il faut préciser notre conception de la consommation culturelle en société capitaliste, de l'articulation entre la hausse du niveau moyen de culture générale des travailleurs et l'amélioration des conditions de préparation de la révolution... Il faut rediscuter de l'école et de l'enseignement, aujourd'hui et dans « le socialisme que nous voulons », etc.

## La seule condition préalable à tout débat réel

C'est le renoncement à imposer quelques normes ou contre-normes que ce soit. En art, *a priori*, rien n'est, en soi, plus « progressiste » ou d'« avant-garde » qu'une autre chose ; si, du moins, le progressisme artistique a un sens (?)... Il n'y a aucune raison d'admettre comme norme révolutionnaire l'appréciation libre de quelques-uns pour qui l'art extra-européen, toute forme d'expression non écrite se voient dotés d'un label progressiste par rapport à l'art figé, celui du passé, de la classe dominante, etc.

## L'art n'est pas au-dessus des classes ?

L'art, tel qu'il est pratiqué ici et maintenant, c'est certain, peut déterminer notre conception de la culture, et notre politique dans ce domaine, en fonction des valeurs mises à l'honneur dans la future société de transition. La fuite en avant de ceux qui évoquent Marx et son analyse de la disparition de l'art et des artistes professionnels dans le cadre de la réunification des éléments sociaux et humains propre à la société communiste, risquent de brûler — en esprit — les étapes et de nous entraîner dans un débat quelque peu abstrait.

## Les trotskistes et la culture

Les trotskistes ont toujours mis le sous-développement culturel au rang des facteurs cruciaux rendant compte de la montée du stalinisme en URSS dans les années vingt et trente. Cette analyse doit être maintenue, et élargie à d'autres temps et d'autres lieux : *le développement culturel général* — qui passe forcément par la consommation de culture partiellement aliénante — *est une condition essentielle* à la construction de parti(s) ouvrier(s) révolutionnaire(s) de masse, à la capacité du prolétariat de faire aboutir victorieusement une prochaine crise révolutionnaire, à la construction d'un socialisme autogéré.

Les tâches élémentaires ne manquent pas : mener ces débats ; resituer la place des intellectuels dans l'organisation présente et dans le parti ouvrier à construire ; analyser systématiquement la politique culturelle de la V<sup>e</sup> République comme les programmes en la matière des partis et des syndicats ouvriers...

Au travail !

Jean-François Godchau

NOTES

1. Trotsky, *les Questions du mode de vie*, 10/18, n° 1089, 1976.
2. Trotsky, *Littérature et Révolution*, 10/18, n° 553/555, 1971, p. 205.
3. *Ibid.*, p. 258.
4. André Jdanov (1894-1948) : bolchevik à partir de 1915 ; lié à Staline dès 1923 ; épure les Jeunesses communistes des membres de l'Opposition unifiée de 1926 ; membre du CC du PCUS en 1934, du BP en 1935 ; dirige la défense de Leningrad pendant la guerre ; passe pour le « dauphin » de Staline ; après la guerre, il est l'auteur d'un rapport qui sera le texte idéologique fondamental du Kominform (septembre 1947) et qui partage le monde en deux camps (guerre froide) ; mène en URSS l'attaque contre les intellectuels ; c'est sous le règne de Jdanov que fut mis à l'honneur le « réalisme socialiste » dont Pierre Broué dit — dans *le Parti bolchevik*, éd. de Minuit, 1963, p. 450 — qu'il « doit être la peinture de la société telle que la veulent les dirigeants [...], il condamne le « libéralisme pourri » qui laisse s'exprimer les « traits négatifs »... Les héros de roman doivent être les modèles du conformisme, et le comité central n'hésite pas à condamner définitivement aussi bien la biologie de Morgan que la physique nucléaire baptisée bourgeoise pour la circonstance, la cybernétique et la psychanalyse elle aussi « idéologie bourgeoise »... ; la mort de Jdanov, subite, et suivie de celle de ses collaborateurs, fut attribuée aux médecins du Kremlin réhabilités ultérieurement.
5. L'édition actuellement disponible de *Littérature et Révolution* joint au recueil initial de 1922-1923 un ensemble d'articles écrits pour la plupart dans les années trente, dont le manifeste « Pour un art révolutionnaire indépendant », à la rédaction duquel avaient collaboré André Breton et Diego Rivera en 1938.
6. *L'École de Jules Ferry est morte*, poche Rouge, éd. Maspero, 1974 ; voir aussi *Oui, le socialisme!*, manifeste de la LCR, éd. Maspero, 1978, chap. V, § 3.
7. Daniel Bensaïd, *la Révolution et le Pouvoir*, éd. Stock, 1976, en particulier le chapitre 2.
8. *Littérature et Révolution*, *op. cit.*, p. 196.
9. *Oui, le socialisme!*, *op. cit.*, p. 195 et suiv.
10. L'ex-Ligue communiste avait notamment organisé une campagne nationale de meetings et réunions publiques et de conférences de discussion en 1972.
11. Voir par exemple *l'Internationale communiste et l'École de classe* de Daniel Lindenberg, éd. Maspero, 1972.
12. 1928-1932 : c'est durant cette période que les PC taxent les PS de « social-fascisme » ; ces PS sont censés constituer le rameau jumeau du fascisme qu'il fallait, en Allemagne par exemple, abattre en même temps que le nazisme, sinon préalablement. La division du prolétariat qui découlait de cette analyse est largement responsable de la victoire de Hitler. En 1934-35 les PC et le VII<sup>e</sup> Congrès de l'IC tournèrent brusquement en s'orientant vers les fronts populaires. Sur le plan culturel ce sera le retour au thème jaressien de l'« école libératrice » et à la « culture nationale » traditionnelle (Victor Hugo)!...
13. *PCF : le Capitalisme monopoliste d'État*, t. I, p. 124, Éditions Sociales, 1971 ; voir aussi Ernest Mandel, *le Troisième Âge du capitalisme*, t. II, chap. 8, « L'accélération de l'innovation technologique », 10/18, 1976.
14. « Statuts de la LCR actuellement en vigueur », titre VII, article 36, in *Cahier d'étude et de recherche socialiste*, n° 57. Aucune précision dans les statuts de la IV<sup>e</sup> Internationale, in revue *Quatrième Internationale*, n° 16-17, nouvelle série, juillet-août 1974.
15. Ceux que ces propos auraient irrités le seront probablement encore davantage par l'article d'Annie Kriegel, « Judaïsme et gauchisme », dans lequel il est expliqué non seulement pourquoi il y a de nombreux juifs dans les organisations révolutionnaires, mais pourquoi les ashkenases — les plus cultivés — sont trotskistes, tandis que les sépharades sont, ou plutôt étaient, plus volontiers maoïstes... sauf exception !  
A. K., *Communismes au miroir français*, éd. Gallimard, 1974.

16. Sauf, évidemment, la rubrique sociale ou société qui, à la même époque (1976), publiait des articles dénonçant le caractère bourgeois de la vaccination ou vantant les joies de l'accouchement à domicile!... L'obscurantisme dans nos rangs... quelle dérision!
17. Une vision très bourgeoise XIX<sup>e</sup> siècle de l'art, en somme : plus c'est miséreux, plus c'est beau...
18. Contribution et réponse n'ont jamais — sauf erreur — été publiées... dommage!, on aurait gagné du temps.
19. Souligné par moi, J.-F. G.
20. *Littérature et Révolution*, *op. cit.*, p. 257 et 223; souligné par moi, J.-F. G.
21. Ernest Mandel, *op. cit.*, t. II, chap. 12, «Expansion du secteur des services, société de consommation et réalisation de la plus-value», p. 406 et suiv.
22. Les femmes, elles, ont résolu le problème en faisant adopter la robe longue par le prêt-à-porter de masse. On pourrait par ailleurs reprendre le débat vestimentaire, esquissé par Alain Brossat dans *Rouge* quotidien. L'uniforme peu reluisant du gauchiste est-il plus agréable, plus «correct», qu'un ensemble pantalon-veste (dit encore costume) classique?

**«Il n'y aura donc pas de culture prolétarienne et d'art prolétarien en remplacement de la culture et de l'art bourgeois, mais le dépassement progressif de ces derniers par l'assimilation critique de leurs acquis comme acquis historiques de l'humanité tout entière. En revanche, dès son avènement, un gouvernement au service des travailleurs libérerait de puissantes capacités créatrices, individuelles et collectives, en abolissant le caractère marchand de la production culturelle qui en conditionne aujourd'hui fortement les modalités et le contenu... La bataille sur les fronts culturels est donc partie intégrante de la bataille d'ensemble pour l'émancipation du prolétariat.»**

LCR, *Oui, le socialisme!*, 5<sup>e</sup> partie, «Le droit de vivre autrement», chap. IV, «Le droit à la culture», éd. Maspero, 1978, p. 186 et 188.

*Si on comprend bien :*

1. *Il n'y aura plus d'art prolétarien (tant mieux), mais celui qui existe aujourd'hui est «bourgeois»!*
2. *Il s'agit de «dépasser progressivement (?) cet art bourgeois en l'assimilant critiqueusement (?)»... Il faut vraiment s'expliquer...*
3. *Le «gouvernement au service des travailleurs» évoqué ici doit être au moins un «gouvernement ouvrier et paysan» agissant en situation de double pouvoir (?)..., sans quoi, même chose que pour le Programme commun, on voit mal la culture cesser d'être une marchandise...*
4. *Discutons de la «bataille sur les fronts culturels»...*

J.-F. G.

« La culture n'est ni une marchandise, ni un luxe. Elle ne sera pas réservée à un groupe social, ni jugée en fonction du critère de rentabilité. Le gouvernement recherchera, avec les intéressés, les moyens de briser l'emprise des puissances financières sur l'ensemble des activités culturelles : cinéma, théâtre, livre, disque, télévision, vidéo-cassette, etc. »

*Programme commun de gouvernement du PC et du PS, Éditions sociales, 1972, chap. 8, p. 92.*

*Ce court passage pose au moins deux problèmes. laissés ici sans réponse :*

- 1. Comment la culture peut-elle cesser d'être une marchandise dans le cadre du système capitaliste subsistant ?*
- 2. Qui sont les « intéressés » dont il est question ? Il s'agit sans doute de l'ensemble des travailleurs ?...*

J.-F. G.

